

# Lionel Davoust

Interview : Justine Carnec

Amoureux de l'écriture et de science-fiction, dont ses parents sont friands, il écrit sa première nouvelle à six ans. Mais, passionné par la mer, les orques et les dauphins, il décide de faire des études d'agronomie, pour devenir biologiste marin. Après l'obtention de son diplôme, il revient finalement à la littérature, à laquelle il se consacre entièrement depuis 2001. Avec humour et humilité, il raconte pourquoi ses romans lui permettent à la fois de raconter des histoires et de contribuer aux questionnements du monde.

**Où êtes-vous né ?**

Ah ! (*rires*) Je suis né en région parisienne, ça arrive à des gens très bien !

**Qu'est-ce qui vous a donné l'envie de venir vous installer en Bretagne ?**

J'ai toujours été attiré par la mer, et je venais en Bretagne jeune. Quand j'avais 18 ans, je suis venu faire mes études d'agronomie à Rennes, car c'était là qu'était la seule école qui avait une spécialité en rapport avec la mer. J'ai ensuite décidé de tenter ma chance dans le domaine de l'écriture, et comme j'étais bien là où j'étais, je ne suis jamais reparti.

**Quand avez-vous commencé à écrire ?**

J'ai commencé à six ans. Quand, gamin, j'ai découvert ce qu'était l'écrit, j'ai trouvé ça génial. Alors j'ai bassiné ma mère pour apprendre à écrire, et, gloire lui soit rendue, elle m'a pris une répétitrice. C'est comme ça que j'ai appris à lire et à écrire avant d'entrer en primaire. Et je pense que j'ai toujours eu envie d'écrire des histoires.

## « On est une goutte d'eau dans l'océan »

**Quelle a été la réaction de vos parents quand ils ont appris que vous écriviez ?**

C'était un peu de leur faute ! C'étaient tous les deux des grands lecteurs de science-fiction. Forcément, ça a déteint sur moi. J'ai déclaré que je voulais tenter ma chance quand j'ai fini mes études. Mais j'avais déjà écrit un bouquin, des nouvelles ici et là, je m'impliquais de plus en plus dans le milieu de la SF et de l'imaginaire... Donc c'était un peu une évolution naturelle.

**« Je ne me rendais pas compte à quel point c'était dur »**

Mon père, qui est dans le domaine de l'édition musicale, a accueilli ça en disant : « Écoute, t'as un diplôme, tu peux tenter ta chance pendant un certain temps et voir ce que ça donne. ». Rétrospectivement, je pense que j'ai eu la chance des inconscients, parce que je ne me rendais pas compte à quel point c'était dur.

**Commencer à écrire à 6 ans, c'est un peu une vocation... Pourquoi avez-vous décidé de faire des études en biologie marine ?**

Je ne sais pas si c'est une vocation. J'ai découvert ce truc-là, ça a pris toute la place dans ma tête, et je n'étais plus capable de faire autre chose. Mais j'étais aussi passionné par la mer, les dauphins, les baleines... J'étais totalement dans la génération *Grand Bleu*. Et puis, il fallait quand même avoir un diplôme sérieux, histoire d'assurer les arrières. Mais en fait, je me suis rendu compte, une fois que

j'ai eu le diplôme en poche, que la recherche était exactement ce qui ne m'amuse pas, et que tout le côté romantique du commandant Cousteau, qui passe sa vie sur les bateaux pour aller voir les dauphins, ça représentait un à deux mois de travail dans l'année. Moi, je voulais entrer là-dedans pour le côté rêve ; je ne me rendais pas compte. J'étais un peu candide par certains côtés. (*rires*)

**Qu'est-ce qui vous a poussé à laisser la biologie marine de côté pour vous consacrer à la littérature ?**

C'est vrai que la question s'est posée de rester dans ce domaine, mais je me suis vite rendu compte que c'était soit la recherche, soit travailler en zoo marin, avec, des deux côtés, les problèmes que ça peut entraîner. Mon truc, c'était le terrain : je préférais mille fois récuser les bassins que de faire des analyses statistiques. Or, une façon de retrouver ça, c'était de parler de l'émerveillement que ça causait chez moi, dans des bouquins. Et puis, j'ai gardé contact avec ce domaine-là en partant de temps en temps en volontariat. Paradoxalement, en écrivant et en allant aux salons littéraires, j'ai été beaucoup plus amené à parler de biologie marine que je l'aurais probablement fait si j'avais été chercheur. J'ai même eu des contacts avec des éditeurs pour faire des livres de vulgarisation sur ce genre de sujets. Je ne pense pas que j'aurais eu cette chance là en restant dans le milieu de la recherche. C'est assez paradoxal : j'écris des romans, et on dirait que ça me donne un crédit meilleur à celui de chercheur. (*rires*)

**Comment en êtes-vous venu à faire de la traduction ?**

Mes parents m'ont mis au jardin d'enfant en anglais quand j'avais 6 ans, ce qui fait que j'ai appris l'anglais avec très peu de retard par rapport au français. Aujourd'hui, je suis bilingue. Et puis, quand j'ai décidé que je voulais écrire, j'ai voulu essayer un maximum de trucs. À l'époque, Stéphanie Nicot m'avait fait rentrer dans *Galaxies* (*revue de SF, ndlr*) en tant que critique littéraire, et j'ai rencontré Jean-Daniel Brèque, grand traducteur de l'imaginaire, qui s'occupait des fictions anglophones. Je lui ai dit que je tenterais bien la traduction, et il a

considéré que mon début n'était pas trop mauvais, donc j'ai continué.

**« Tout l'aspect « technicité » de l'écriture, c'est la traduction qui me l'a enseigné. »**

Je me suis assez vite rendu compte que ça me permettait d'affiner ma plume, en me coulant dans celle d'un autre. La traduction m'a appris à considérer l'écrit comme un matériau entièrement plastique. Tout l'aspect « technicité » de l'écriture, c'est en grande partie la traduction qui me l'a enseigné.

**Ancien biologiste marin, traducteur, écrivain, auteur de jeux de rôles, vous réalisez même des podcasts et animez des ateliers dans des salons littéraires, ça fait beaucoup de métiers... Comment vous imaginiez-vous, enfant ?**

Je pensais que je serais un commandant Cousteau. Mais il y avait aussi le côté « *Ah, j'aimerais bien écrire des livres, raconter des histoires...* ». Je travaillais à l'école dans ces deux buts, mais au collège, les cours de français m'ont complètement cassé les jambes. C'est en Troisième que ma prof de français, gloire lui soit rendue, m'a mis Boris Vian entre les pattes, et que j'ai découvert qu'on pouvait faire des trucs fun avec la littérature « sérieuse » (je lisais de la SF, mais tout le monde sait que c'est pas de la vraie littérature, hein). Et, voilà, je m'imaginai entre les deux, peut-être à écrire des bouquins tout en allant étudier les dauphins dans mon zodiac. (*rires*) Bon, j'étais gamin, ce n'est pas ma faute.

**Aujourd'hui, comment vous définiriez-vous ?**

J'essaye de ne pas définir les trucs, à commencer par moi-même. Définir, c'est déjà un peu enfermer. J'essaye de faire des choses qui ont du sens, d'une manière qui ait du sens. L'un étant aussi important que l'autre. Je n'écris pas des bouquins pour passer un message, mais pour raconter une bonne histoire, et pour essayer de contribuer de manière anonyme aux questionnements du monde. « *De manière anonyme* », ça paraît

bizarre, parce que mon nom est sur la couverture. Mais il y a un truc que j'ai réalisé il y a quelque temps, c'est qu'aucun auteur vivant et travaillant aujourd'hui n'atteindra la postérité. Mais ce n'est pas grave. D'ailleurs, on se rend compte en regardant les choses en détail, que ce que la postérité conserve, c'est aussi en grande partie une question de circonstances. Il y a beaucoup d'auteurs moins connus que les classiques très célèbres, qui sont aussi intéressants, voire davantage, ne serait-ce que dans le cadre de la littérature de l'imaginaire. Par contre, on est lus, et ce n'est pas que notre parole n'a aucune valeur et qu'on prêche dans le désert, mais... On est une goutte d'eau dans l'océan. Ça ne veut pas dire que ce qu'on fait ne sert à rien et n'a pas de sens. Ça veut dire que ce qu'on fait à un moment va peut-être pouvoir résonner avec une, dix, cinquante personnes avec de la chance, et que ça va peut-être contribuer à faire avancer une réflexion. Tout ça, c'est une goutte d'eau dans l'océan, même si chaque goutte est importante. Je le fais moins maintenant, mais, quand je partais en volontariat, j'avais l'habitude de dire que c'était un truc que tous les auteurs devraient faire. On arrive dans un endroit perdu au bout du monde, où tout le monde s'en fiche de vos activités. Et c'est très bien. Je pense qu'il y a beaucoup d'auteurs à qui ça ferait beaucoup de bien de réaliser que ce qu'on fait est important pour soi avant toute chose, mais qu'il ne s'agit pas du centre du monde.

Je suis allé loin, là... Je ne sais pas si j'ai répondu à la question. (*rires*)

**Vous n'aviez pas trente ans quand vous avez commencé à publier des nouvelles. Quand avez-vous commencé à vous dire « Ça y est, je suis écrivain » ?**

C'est un truc que j'ai toujours essayé d'éviter de me dire. Quand on me demande ce que je fais dans la vie, je réponds « *J'écris des bouquins.* ». Ce n'est pas que j'en aie honte, mais le fait de dire « *Je suis écrivain* », même si c'est une description juste de mon activité, ça va projeter dans l'esprit des gens une image préconçue que je n'ai pas forcément envie de projeter. Je préfère donc dire que j'écris des bouquins. Mais, pour ce qui est de savoir à partir de quand j'ai commencé à me dire que je savais ce que je faisais, eh bien, à chaque livre, j'ai l'impression que j'en sais un peu plus.

Quand j'ai eu un certain nombre de nouvelles derrière moi, qu'on commençait à me payer régulièrement pour ça, et qu'on m'en demandait, je suis dit que, peut-être, je n'étais pas complètement un imposteur. Mais ça ne va pas beaucoup plus loin que ça. J'écris des bouquins, je fais de la traduction, je compose un peu de musique pour les jeux vidéo, et puis voilà.

**Quels sont les moments de votre vie qui vous ont le plus inspiré pour l'écriture de vos textes ?**

Il y a de tout... J'ai vu un panneau qui m'a fait rire, à mettre sur la porte de bureau d'un écrivain. C'était : « *Attention, écrivain au travail. Les passants innocents risquent d'être intégrés à l'histoire.* ». Un auteur fait exactement ça, et le premier matériau, c'est lui-même.

**« Un auteur qui finit un bouquin n'est pas le même que quand il l'a commencé »**

Par exemple, dans ma nouvelle trilogie, je traite de trucs qui me grattent et qui m'agacent depuis longtemps. Mais le lecteur devine simplement que ça me gratte et que ça m'agace. En fait, personne ne peut voir l'auteur à travers le récit. Ce qu'on peut apprendre, c'est simplement les questions qu'il se pose, pas les réponses qu'il donne. Et puis, je pense que l'écriture change l'auteur. Un auteur qui finit un bouquin n'est pas le même que quand il l'a commencé, même s'il l'a écrit sur une période courte. Et, avec l'âge, les questionnements changent. *Port d'Âmes*, que j'ai publié en 2015, est un manuscrit que j'avais écrit huit ans plus tôt, et que j'ai réécrit aux deux tiers. Pour moi, retravailler dessus a presque été une expérience en collaboration avec un auteur mort. C'est-à-dire que c'était moi, des années plus tôt, avec des questionnements spécifiques à cet âge-là. L'auteur que j'étais devenu, avec le savoir-faire acquis, s'est mis au service de la publication de ce manuscrit-là, auquel je tenais. C'est pour ça que je me suis vraiment vu comme mon propre écrivain fantôme. C'est un drôle de métier. ■